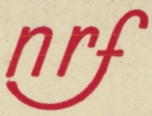
WILNA SALINAS

LA FAIBLESSE D'AIMER

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA FAIBLESSE D'AIMER

Extrait de la publication

Extrait de la publication

WILNA SALINAS

LA FAIBLESSE D'AIMER

roman

GALLIMARD

2e édition

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante-trois exemplaires sur vélin pur fil Navarre, dont cinquante numérotés de 1 *à* 50, *et trois, hors commerce, marqués de* A *à* C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1950.

Extrait de la publication

C'est faiblesse que d'aimer ; c'est souvent une autre faiblesse que de guérir.

LA BRUYÈRE.

Nous n'avions rien fait pour mériter le bonheur. Il était venu à nous par hasard, un après-midi. Sortis de deux rues parallèles nous suivions en sens contraire le même trottoir. Je distinguai tout de suite Juan dans la foule, il me vit aussi et nous ralentîmes le pas. Mais malgré notre lenteur nous approchions l'un de l'autre. Comme nous allions nous croiser et nous perdre peut-être pour jamais, j'eus un mouvement de révolte, je voulus forcer le destin et arrêter cet inconnu que je ne pouvais accepter de ne pas connaître. Trop timide pour sourire ou pour oser un geste, ne sachant que faire, j'entrai dans un magasin, espérant confusément qu'il m'y suivrait. C'était un commerce de jouets. Je demandais à voir les poupées quand près de moi d'une voix chaude, étrangère et familière à la fois, il s'adressa au vendeur. C'était lui, personne d'autre n'aurait eu cette voix, la plus prenante que j'eusse entendue. Je l'écoutai avec ferveur

comme on écoute un dieu, mais le dieu était homme, il me parla. Il s'excusait de me déranger, il avait besoin d'un conseil, serais-je assez bonne pour le lui donner ? Il devait faire un cadeau à une petite fille et ne savait que choisir. Machinalement, je lui tendis la poupée que je serrais contre moi depuis qu'il était entré.

— Mais vous sembliez vouloir l'acheter me dit-il, je ne veux pas que vous vous en priviez.

Et moi :

— Non, non, gardez-la si elle vous plaît.

— Elle me plaît beaucoup. Il y a du mystère dans ce visage. Il y a une menace aussi. C'est le visage d'une petite divinité, ou d'un fétiche, ne trouvez-vous pas ?

L'appât était facile à saisir. Je répondis et une conversation s'engagea, si on peut appeler conversation un échange mécanique de paroles auquel nous n'accordions l'un et l'autre que l'attention qu'il fallait pour le prolonger. Durant ce temps, nous nous regardions. Je sentais chez Juan aussi cette tension de tout l'être, cette curiosité presque cruelle. Cela devenait gênant. Et le vendeur qui nous épiait avec un demi-sourire.

— Peut-être, dis-je, cette poupée effrayera-t-elle votre fillette au lieu de lui faire plaisir.

— Quelle fillette ? s'étonna Juan. Ah ! mais oui, je n'y pensais plus. Celle dont je parlais est certainement une sotte. Et je ne voudrais

Extrait de la publication

offrir un pareil présent qu'à un enfant capable de l'apprécier.

— En connaissez-vous un ?

— Non, mais nous pourrions le chercher ensemble.

— Le chercher, où donc ?

— Dans la rue, dans les parcs, dans une maison s'il le faut.

— Et à quoi le reconnaîtrions-nous ?

— A son air.

— Nous pourrions ne pas être du même avis. Comment juger un air ?

— Nous poursuivrions notre recherche jusqu'au moment où nous serions d'accord.

— Cela pourrait durer une éternité.

Juan eut le bon goût de ne pas placer à ce moment-là le fade compliment que ma phrase appelait. Je lui en sus gré, et rougissant de mon audace je dis :

— Je passerais bien une heure à ce jeu.

Cela fait plaisir de remonter à l'origine de ses sentiments. Cela rassure. Voilà au moins une chose que je puis affirmer : tel jour, à telle heure de telle année, j'ai rencontré Juan et j'ai commencé à l'aimer, et lui m'a aimée. Je sais quand Juan m'a embrassée, la première fois que son corps s'est approché du mien, notre mariage, plusieurs faits apparemment sans importance. Nous étions comme ces vieux albums de famille qui conservent aussi pieu-

Extrait de la publication

sement le souvenir des jours de fête que des jours ignorés. Je tirais une certaine fierté de cet ordre et de cette tenue, notre vie prendrait son sens à travers notre amour.

Nous étions heureux. Qu'est-ce qu'un couple heureux, ou s'il suffit de le désigner ainsi pour que tous les couples heureux se reconnaissent en lui? Mais cette subtile, cette énorme différence, ces années-lumière qui les séparent, il faudrait donc les ignorer ? Si un couple heureux ne peut se figurer le bonheur d'un autre couple heureux, comment le faire comprendre à ceux qui ne sont pas couples et à ceux qui ne sont pas heureux ?

Une certaine joie exubérante, le matin au réveil, à voir penché sur le sien le visage aimé plein de sollicitude, un peu enfantin d'avoir dormi, et la satisfaction de lui montrer une fois de plus que ce front, ce nez, ces lèvres qu'il présente avec assurance ou avec anxiété sont toujours les plus beaux du monde. Rien ne s'est passé durant la nuit, aucun prince charmant n'est venu dérober à la réalité son prestige, et la journée qui commence sera comme la veille et comme tous les lendemains une journée d'allégresse et d'amour.

Plaisir aussi, s'éveillant le premier, de surprendre quelque expression du dormeur, cocasse, sérieuse ou abandonnée, qu'on apprendra par cœur pour pouvoir l'imiter plus tard et s'émouvoir à deux dans cette moquerie ten-

dre, cet orgueil injustifié et cette mutuelle louange qu'est le rire de l'intimité.

Durant nos premières nuits Juan était agité; ramenant à lui les draps il semblait souffrir et se méfier, de moi peut-être. Puis avec le temps ses traits se détendirent, il se découvrit, je pus le toucher sans qu'il sursautât, même il lui arrivait de sourire dans son sommeil, car il savait que j'étais à ses côtés et que je ne lui voulais pas de mal. Et moi je le gardais si bien que lorsqu'il s'engageait dans un cauchemar, dans cet instant qui précède l'horreur, les cheveux dressés et les cris étouffés, je sentais son malaise, je m'éveillais et le sauvais.

Nous étions l'un à l'autre plus que ces anges passifs derrière nos épaules, qui se contentent de pleurer les fautes qu'ils n'ont pas su nous faire éviter. A quoi rêvent-ils ces anges ? Au paradis ; mais ils nous laissent glisser jusqu'en enfer, alors il faut bien que nous nous défendions. Avec une attention infinie Juan et moi déblayions notre route. Cela nous donnait beaucoup à faire, ce double chemin à aplanir. Pas une heure qui ne nous fournît un problème à résoudre, une décision à prendre, un conseil à donner. Nous étions deux à ordonner le monde et notre propre vie, comme par hasard toujours d'accord ou presque. — Nous étions-nous aimés parce que nous étions semblables ou l'étions-nous devenus à travers notre amour ? — Nous ne respirions que l'un par

Extrait de la publication

l'autre, je voyais par les yeux de Juan, il regardait les miens où se mirait l'univers, aveugles et voyants à la fois nous prétendions réaliser ce rêve de l'absolue confiance et de l'entière communauté.

Un rendez-vous dans un café. J'arrive la première pour être sûre d'attendre. Mais je puis à peine savourer mon impatience ; Juan déjà vient vers moi à travers les tables peuplées d'indifférents. Je ne serais pas plus émue s'il venait de risquer sa vie et de gagner, mon toréador, mon brigand, mon défenseur du pauvre. Il s'assied, nous buvons la même boisson et nous échangeons nos verres. N'est-ce pas puéril ?

Plus tard, en marchant, nous sommes pressés l'un contre l'autre. Derrière une palissade Juan me vole un baiser. Je rougis comme une jeune fille, on nous regarde et nous nous sentons coupables. Pas de bague au doigt, rien qui vienne légitimer nos enlacements. Cette main qui ne renonce pas, malgré la foule, à s'attarder sur mon cou, sur mon épaule, je ne résiste pas à l'envie de l'embrasser du bout des lèvres et nous rions encore.

La maison nous attend, la musique, les livres et le confort partagé. Une cigarette fumée sur la véranda après dîner, avec la houle noire à nos pieds endiguée par les lumières de la ville. Une étoile filante traverse le ciel et nous faisons un même vœu. Nous faisons

Extrait de la publication

ce vœu par habitude car au fond nous sommes sûrs qu'il est déjà exaucé.

Nous nous dirigeons vers une plage lointaine. Après une course grisante dans le désert nous bifurquons et nous suivons une piste grossière. De dune de sable en dune de sable nous avançons dans l'odeur du sel. L'air devient mouvant. Tout à coup nous découvrons la mer, étincelante le long de blanches étendues désertes. De plus près cet azur est eau pure d'aigue-marine; en y plongeant, nous entrons dans la féerie; les membres ruisselants d'or et d'argent nous sommes joyeux comme de jeunes dieux.

Nous sommes tout le temps joyeux comme des dieux. Nous savons jouir du décor, bien sûr, et de cette bimbeloterie dont les raffinés aiment à s'entourer. Mais le paysage le plus ingrat, la chambre la plus nue, notre richesse suffit à les parer et ils deviennent somptueux. J'aime les plaines rases où Juan se dresse. Je m'assieds pour qu'il reste seul dans toute l'étendue et il est arbre, il est cité et ses cheveux touchent au ciel. Ce lit de fer aux barreaux tordus, véritable vaisseau de misère, qui n'aurait le cœur serré à sa vue ? Mais Juan pense que je pourrais m'y coucher et il rêve d'amour et de pauvreté. La pauvreté cesse d'être elle-même en devenant amour.

Peut-être est-ce cela le bonheur ? Cette disponibilité qui vient d'une grande plénitude

Extrait de la publication

intérieure, ce manque de discernement, cet enthousiasme sans mesure, cet esprit enfantin qui s'émerveille du caillou autant que du palais ? Sans porter de jugements, sans se laisser atteindre par la réalité hostile, les gens heureux vont comme dans un songe, ils savent découvrir la beauté en chaque chose, ils ne sont pas difficiles parce qu'un rien leur suffit, ce sont des prophètes et ce sont des sages. Leur bonheur est composé de moments parfaits qui se suivent avec rapidité jusqu'à donner l'impression de la permanence. C'est pourquoi il semble n'avoir pas d'histoire alors qu'il en a mille, toutes petites et banales mais sans lesquelles il n'existerait pas : elles sont sa chair et son sang, la vie de son grand corps placide.

Un cadeau que l'on fait ou que l'on reçoit, une toilette, un parfum que l'on sait apprécier, le grand luxe et le grand désordre provoquant la même admiration, les habitudes qui forment la trame des journées : habitude de manger des fruits au réveil, présentés dans certaine coupe de cristal, habitude de se rendre dans certain café, habitude d'aller à tel cinéma ou à tel théâtre et de s'asseoir à certaines places toujours les mêmes, habitude de ne jamais rentrer le soir sans avoir fait une longue marche au bord de la mer devant la maison, — la liste serait infinie.

D'aucuns méprisent l'habitude ; ils disent qu'elle ossifie, qu'il faut être libre pour pou-

Extrait de la publication

voir répondre comme il convient aux sollicitations du monde. Je le crois sans peine ; mais cela ne s'applique pas aux habitudes que nous avions Juan et moi durant les premiers mois de notre mariage. Car ces habitudes n'étaient effet de mollesse ni besoin. Elles étaient une façon de nous redire que nous étions bien ensemble, que non seulement nous n'avions nul désir de changer, mais qu'à répéter les mêmes gestes nous éprouvions de grandes joies. Autrement dit nous nous aimerions toujours.

Ainsi nous entretenions une illusion d'éternité. Rien ne pouvait nous transformer ni changer ce qui nous entourait. Nous avions la sécurité des choses inanimées et en même temps nous étions vivants. Nous pouvions feindre de remuer, d'agir, mais tout cela se passait dans notre imagination; en fait nous étions à jamais assis l'un contre l'autre, nous regardions nos yeux blancs de statues, et par nos doigts qui se touchaient nous captions tout le bonheur qu'il est possible de concevoir.

Puis un jour — étourderie, oubli, indolence? — nous nous aperçumes que nous ne retenions plus rien de ce qui nous arrivait. Quand cela commença-t-il, je ne saurais le dire et cela me désespère. Le bonheur qui nous avait été donné se retirait. Nous croyions qu'il était nôtre, nous n'avions rien fait pour le protéger, nous étions tellement sûrs que nul ne viendrait nous l'enlever. Cela s'était-il passé durant notre

Extrait de la publication

sommeil? Qui nous avait arrachés à notre univers immuable et jetés sur la terre comme sur un tapis roulant ? Il nous faudrait maintenant rapprendre à vivre. Qu'avions-nous fait pour mériter cet exil ? Rien, sinon de naître hommes, espèce maudite toujours chassée hors de ses paradis.

Dans nos journées jusqu'alors si pleines se glissa un ennui supportable encore, mais qui les divisait à tel point que nous ne savions plus que faire, les bras chargés de ces innombrables minutes pesantes et dures comme du gravier. Il semblait que dans le sablier où coulaient auparavant nos heures se fussent introduites des impuretés qui en retardaient à tout moment le cours. Elles passaient heureusement avant que ne vînt la mort et la vie reprenait jusqu'au prochain arrêt. Par bonds désordonnés, le temps malgré tout s'écoulait, mais il devenait si long !

Finie l'éternité et la vie sans heurts. Le monde nous apparaissait dans sa réalité avec ses laideurs et ses petitesses. Nous apprenions à lire les quotidiens et nous nous indignions des injustices qui y étaient rapportées. Nous nous prenions à vouloir redresser les torts. Les gens qui nous entouraient émergeaient du halo brumeux où ils s'étaient jusqu'alors confinés et nous étions touchés de leurs grimaces et de leurs larmes. De plus en plus, nous sortions de nous-mêmes pour nous réfugier dans des

préoccupations étrangères. Nous nous demandions s'il faudrait sauver le monde ou le perdre. Il m'arrivait de lire des livres sans en parler à Juan, alors que je les avais toujours commentés avec lui après en avoir lu à haute voix quelque passage. Un jour que je rentrai tard je surpris Juan au piano, c'était la première fois depuis notre mariage qu'il jouait sans que je fusse là. Il arrivait à Juan de s'attarder après ses rendez-vous d'affaires, il acceptait de passer une heure encore avec des hommes auxquels il avait pourtant dit l'essentiel. Et moi, par réaction mais aussi parce que cela me faisait plaisir, je voyais des amies longtemps négligées, m'offrant en pâture à leur curiosité.

Nous n'étions pas encore réduits aux jeux de cartes et à la lecture du journal à table, mais pour n'être pas aussi nets, les signes de notre fatigue n'étaient pas moins sûrs. Ce silence qui s'emparait de nous et que nous n'arrivions pas à rompre; cet abus des sorties nocturnes ; cette gaîté factice alors que nous avions toujours été sereins ; tout cela nous inquiétait comme l'approche d'un obscur danger.

Je me souvenais d'avoir vécu de semblables périodes d'insatisfaction avant de connaître Juan. Mais ma mélancolie n'avait pas cette pesanteur mortelle ; elle était adoucie par le sentiment de l'attente ; je savais que je n'avais pas encore commencé de vivre. Tandis qu'au

Extrait de la publication

moment dont je parle, fixée sur le passé, je n'espérais plus rien de l'avenir.

Nous nous aimions toujours, mais nous ne nous suffisions plus, premier symptôme de l'indifférence. Besoin de nous étourdir, ébauches de vie individuelle. Nous devenions graves, nous avions des conversations sérieuses. Il nous arrivait de parler pendant une grande heure sans qu'aucun de nous n'interrompît l'autre pour l'embrasser. Le jour où je m'aperçus de cela je fus près de pleurer. Je m'approchai de Juan et l'implorai du regard, mais il continua à parler comme si de rien n'était.

Le matin, Juan déposait sur mes lèvres un baiser distrait; le soir, il s'endormait sans m'avoir couverte de caresses. Je trouvais cela naturel, puis brusquement je m'éveillais de ma torpeur et me demandais : que nous arrive-t-il donc ? Je devenais inquiète, nerveuse. Juan était sombre. Il semblait avoir des soucis dont il ne me faisait pas part, ou était-ce simplement l'ennui qui le rongeait ?

Aucune scène désagréable ne venait nous séparer, et pourtant nous nous éloignions l'un de l'autre. Nous n'avions rien à nous reprocher, cela était horrible, aucun grief, aucune prise. Ne nous disputant pas, nous n'avions même pas la ressource des réconciliations, et je nous voyais avancer vers une zone de tiédeur d'où plus rien ne pourrait nous faire sortir.

Extrait de la publication

ROMANS - RÉCITS - NOUVELLES

JANVIER - JUIN 1950

RAYMOND ABELLIO
Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts

MARC BERNARD
Une Journée toute simple

PIERRE BETTENCOURT
La Folie gagne

MAURICE BLANCHOT
Thomas l'Obscur
(nouvelle version)

LYDIA CHWEITZER
Les Voyageurs

MARGUERITE DURAS
Un Barrage contre le Pacifique

JEAN DUTOURD
Une Tête de Chien

JEANNE GALZY
La Femme étrangère

JEAN GIONO
Les Ames fortes

SERGE GROUSSARD
La Femme sans Passé

GEORGETTE HENRY
Permis de Séjour

MARCEL JOUHANDEAU
Un Monde

JOSEPH KESSEL
LE TOUR DU MALHEUR
I. La Fontaine Médicis | II. L'Affaire Bernan
III. Les Lauriers roses

PIERRE MAC ORLAN
Le Bal du Pont du Nord (La Nuit de Zeebrugge), 6
suivi de Entre deux Jours
700

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
MÉMOIRES DU FILIPIN
Mon Père n'est pas mort

GUY MAZELINE
LE ROMAN DES JOBOURG
Les Loups

RENÉ MASSON
L'Orgue à Bouteilles

ROGER NIMIER
Perfide

BRICE PARAIN
La Mort de Socrate

CHARLES-LOUIS PARON
Marche-Avant

DOMINIQUE PONCHARDIER
Les Pavés de l'Enfer

JULES SUPERVIELLE
Premiers Pas de l'Univers

VIOLET TREFUSIS
Les Causes perdues

MICHEL VINAVER
Lataume

Extrait de la publication